

Pères de l'Eglise

La patience chez les Pères de l'Eglise

Saint Cyprien de Carthage
Saint Augustin
Tertullien



Les Editions Blanche de Peuterey

La patience chez les Pères

Présentation

Nous vous proposons 3 textes sur la patience, avec 3 styles bien différents. Le texte de saint Cyprien est peut-être le plus accessible et le plus actuel ; celui de saint Augustin, certainement, le plus « intellectuel », dans le style propre à l'évêque d'Hippone, avec des phrases qui tournent et retournent sur elles-mêmes ; et enfin le texte de Tertullien, un peu rigoriste et catégorique, ce qui correspond bien également à sa mentalité.

N'oublions pas que tant saint Cyprien et son « voisin » Tertullien – ils ont vraisemblablement eu une période de vie commune à Carthage – ont été confrontés aux persécutions impériales, et que la vertu de patience n'était pas une chose vaine pour eux.

On est tout de même frappé par leur détermination à tenir bon quoi qu'il arrive. Leur force d'âme leur a permis de faire face aux difficultés ; ils nous donnent un exemple à suivre pour, à notre tour, être patient dans les difficultés de la vie quotidienne.

ISBN : 978-2-36878-050-3

© : les Editions Blanche de Peuterey. Visitez notre site www.peuterey-editions.com et abonnez-vous à notre newsletter pour être tenu informé des nouveautés.

Saint Cyprien de Carthage : des avantages de la patience

Voir note¹.

Dans le dessein où je suis, mes très chers frères, de vous parler de la patience, de vous en exposer les avantages et les bienfaits, par où pourrai-je commencer mieux qu'en réclamant de votre part la patience qui m'est nécessaire à ce moment même pour être favorablement entendu de vous ? Point de fruits à recueillir de ce qui nous est dit, et de ce que l'on se propose d'apprendre, à moins de l'écouter avec une patiente attention. Aussi, de tous les moyens que les oracles du Ciel nous indiquent pour nous diriger dans la voie qui nous fait parvenir aux divines récompenses promises à la foi et à l'espérance chrétiennes, je n'en vois point de plus propre à nous conduire dans le sentier de la vie présente, ni à nous procurer une plus éclatante gloire dans la vie future. Attachés comme nous le sommes à la loi de Dieu, par les hommages de la crainte et de l'amour, la vertu de patience doit être l'objet de nos plus chères affections et de nos plus constants efforts.

Les philosophes se vantent d'en faire profession aussi bien que nous. Mais dans leur école, la patience est aussi vaine que leur sagesse est mensongère. Car enfin, où peut être la patience et la sagesse de quiconque ignore la sagesse et la patience de Dieu ? N'est-ce pas Dieu lui-même qui nous l'apprend ? Lui qui, parlant de ces hommes qui se prétendent sages dans le monde, nous dit, par la bouche de son prophète : *Je perdrai la sagesse des sages, et anéantirai la prudence des prudents ? C'est dans le même sens que le bienheureux apôtre saint Paul, rempli qu'il était du Saint-Esprit, acquittant la mission qui lui avait été donnée d'appeler et de former les Gentils à la foi, pose ce fondement : Prenez garde de vous laisser surprendre par la philosophie et par de vaines et trompeuses subtilités, qui ne sont appuyées que sur des traditions humaines, que sur les principes d'une science mondaine, et non sur la doctrine de Jésus-Christ, car en lui seul réside toute la plénitude de la divinité. Écrivant aux Corinthiens : Que personne ne s'y trompe. Si quelqu'un parmi vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne insensé pour être sage. Car la sagesse du monde n'est que folie aux yeux de Dieu. Selon qu'il est écrit : Je surprendrai les sages par leur fausse prudence. Et ailleurs : Le Seigneur pénètre les pensées des sages, et il sait combien elles ne sont que folie. Si donc il n'y a point chez ces philosophes de vraie sagesse, il n'y a pas davantage de patience véritable ; car si, pour être patient, il faut être doux et humble de cœur, et que l'expérience nous les fasse voir pleins d'eux-mêmes, s'admirant tous seuls dans les conceptions de leur esprit, et, par cela seul, dans l'impuissance absolue de plaire au Seigneur, il devient manifeste qu'il n'y a point de vraie patience dans des cœurs où domine le sentiment d'une orgueilleuse indépendance et d'une liberté altière, qui s'emporte sans règle et sans frein, incapable de commander aux mouvements impétueux des passions.*

Pour nous, mes très chers frères, qui sommes philosophes, non de bouche, mais de fait ; ne faisant point consister la sagesse dans le manteau, mais dans les œuvres, et la vertu dans le témoignage d'une bonne conscience, plutôt que dans la renommée ; nous qui aspirons à être grands, moins dans notre langage que dans notre vie, pratiquons, comme de véritables serviteurs de Dieu, la patience telle que notre divin Maître nous l'a enseignée par ses instructions et ses exemples. C'est là une qualité qui nous est commune avec Dieu. C'est lui qui en est la source, c'est de ce principe sublime qu'elle tire tout ce qu'elle a d'éclat et de valeur. Son origine et sa grandeur émanent du Père céleste. Une vertu qui est si chère à Dieu doit être aimée des hommes. Quel titre de recommandation pour un bien, que d'être agréable à une si haute majesté ! Si nous reconnaissons Dieu pour notre Seigneur et notre Père, imitons la patience du Dieu notre Seigneur et notre Père : des

serviteurs doivent obéir à leur maître ; il est indigne à des enfants de dégénérer de la vertu de leurs pères. Or, quelle patience dans notre Dieu ! Il voit les hommes, au mépris de sa majesté et de l'honneur qui lui est dû, ériger des temples profanes à l'œuvre de leurs mains, s'abandonner à de sacrilèges adorations ; et il le souffre avec patience. Il n'en fait pas moins naître le jour et luire son soleil sur les bons et sur les méchants ; et quand il fait descendre sur la terre les rosées du ciel, il n'excepte personne de ses bienfaits, et prodigue indifféremment des pluies vivifiantes sur les champs du juste et de l'injuste. C'est avec la même mesure toujours constante d'une parfaite égalité que nous voyons les éléments servir indifféremment au coupable et à l'innocent, à l'homme religieux et à l'impie, aux cœurs reconnaissants et aux ingrats. C'est pour les uns et pour les autres que soufflent les vents, que coulent les eaux des fontaines, que les blés croissent et nous donnent les moissons, que la vigne nous prodigue ses trésors, que les arbres se chargent de fruits, que les forêts étalent la pompe de leur feuillage, et les prairies s'émaillent de fleurs. Et quoique la justice de Dieu soit irritée par nos offenses fréquentes et journalières, il suspend les effets de son indignation, et attend avec patience le jour qu'il réserve au châtement. Bien qu'il ait en main la vengeance, il aime mieux exercer une longue patience ; sa bonté tient la punition suspendue, et la diffère pour donner à la malignité du pécheur le temps de s'épuiser et de se retirer de cette fange impure, où elle va roulant ; car il dit lui-même : *Je ne veux pas la mort du mourant ; j'aime bien mieux qu'il revienne et qu'il vive.* Et par la bouche d'un autre prophète : *Revenez au Seigneur votre Dieu ; car il est bon et miséricordieux, plein de patience et de douceur, et il révoque quelquefois les arrêts de sa justice contre les iniquités des hommes.* De même saint Paul, rappelant les pécheurs à la pénitence : *Est-ce, dit-il, que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité ? Ne savez-vous pas qu'il n'use de cette patience et de cette bonté que pour vous amener à la pénitence ? Et vous, par votre endurcissement et votre impénitence, vous vous amassez des trésors de colère pour le jour de la vengeance et de la révélation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres.* Il appelle juste le jugement de Dieu, parce qu'il vient tard, parce qu'il est toujours différé ; et pourquoi ? Afin que la longue patience du Seigneur donne au coupable le temps de revenir à la vie ; et le châtement ne vient frapper le pécheur que quand la pénitence ne peut plus être pour lui un moyen de salut.

Mais pour vous faire encore mieux comprendre, mes très chers frères, que la patience tient son essence de Dieu, et que l'homme patient, doux et miséricordieux est l'image de Dieu son Père, écoutez-le lui-même donnant, dans son Évangile, les leçons du salut, et nous exposant les commandements de cette loi qui mène à la perfection : *Vous savez, dit-il, qu'il a été écrit : Vous aimerez votre prochain et haïrez vos ennemis ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les deux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, à quelle récompense aurez-vous à prétendre ? Les Publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que vos frères, que ferez-vous de plus pour les autres ? Les païens eux-mêmes ne le font-ils pas aussi ? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Par où il nous apprend que l'on devient enfant de Dieu, que l'on atteint à la perfection, que l'on est régénéré dans une naissance toute céleste, quand on retrace dans sa personne la patience divine, et que l'on fait ainsi éclater, par ses œuvres, ce caractère auguste de ressemblance avec Dieu lui-même, que le péché d'Adam avait fait disparaître. Quelle gloire de ressembler à Dieu ! Quel bonheur d'acquérir par ses mérites une vertu qui nous met en rapport avec les attributs de sa divine essence !

Cette doctrine, mes très chers frères, notre Seigneur Jésus-Christ ne s'est pas contenté de la prêcher, il nous en a donné l'exemple. Et parce qu'il avait déclaré n'être descendu sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu son père, parmi les admirables témoignages de vertu qui nous font reconnaître dans sa personne l'expression de la majesté divine, il s'est attaché à nous rendre sensible, par sa patience, celle de Dieu son père. Voyez-le dès son entrée dans le monde : tous les actes de sa vie mortelle sont marqués de ce caractère. Il commence par se dépouiller de la gloire dont il jouit au séjour céleste, et il ne dédaigne pas, lui, le fils de Dieu, de se revêtir d'une chair semblable à la nôtre ; et bien qu'il n'y eût point en lui de péché, il consent à porter les péchés d'autrui. Il renonce pour un temps à l'immortalité, et veut bien subir la loi de la mort et mourir innocent pour sauver les coupables. Quoique maître de tout, il reçoit le baptême des mains de son serviteur ; et celui qui vient remettre les péchés ne dédaigne pas de laver son corps dans les eaux de la régénération. Il jeûne durant quarante jours, lui qui pourvoit avec tant d'abondance aux besoins de tous ; il endure et la faim et la soif, afin de rassasier d'un pain céleste ceux qui sont affamés de la parole et de la grâce de Dieu. Il entre en lice avec le démon, se laisse tenter par lui, et, se bornant à triompher de son ennemi, il s'en tient, pour le réprimer, à de simples paroles. Avec ses disciples, ce n'est pas un maître qui déploie l'autorité du commandement ; c'est un frère plein de bienveillance, et qui aime avec une tendre affection. Il va jusqu'à laver les pieds de ses apôtres, afin qu'à la vue d'un Dieu agissant ainsi à l'égard de ses serviteurs, nous apprenions comment nous devons agir envers nos égaux. Et ne vous étonnez pas de cette conduite envers des disciples soumis, quand vous le voyez supporter jusqu'au bout, avec tant de patience, l'infidélité de Judas, admettre son ennemi à sa table, ne point révéler en public sa trahison, qu'il connaissait pourtant si bien, et ne pas se refuser aux embrassements du perfide apôtre. Quelle admirable patience encore envers les Juifs ! Il n'oppose à leur incrédulité que des moyens de persuasion ; à leur ingratitude, que la condescendance et des bienfaits ; à leurs contradictions, que des réponses